

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 60 (1922)  
**Heft:** 40

**Artikel:** Heureux quiproquo  
**Autor:** T.R.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-217502>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 31.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**HEUREUX QUIPROQUO**

Cet hiver, belle-maman —  
 Esprit de gouvernement —  
 Se plaignait de rhumatisme.  
 Etait-ce par euphémisme ?  
 Je fis venir le docteur,  
 Qui dit d'un ton protecteur :  
 « Votre cas n'est pas bien grave ;  
 Buvez du bouillon de rave ;  
 Et iode les... disons souvent,  
 En buvant force rouge ou blanc !  
 Surtout point d'ennuis de ménage :  
 C'est très dangereux à votre âge.  
 Soignez-vous bien ! En cas d'urgence  
 Téléphonnez à mon agence ! » —  
 C'est entendu ! Belle-maman  
 A voulu suivre strictement

Le traitement.  
 Et dès lors, fait bien étrange,  
 Elle iodole comme un ange,  
 Depuis le matin jusqu'au soir...  
 Et la paix règne au manoir.  
 Moi, je pense à l'anévrisme,  
 Mettre fin au rhumatisme  
 Ainsi qu'au gouvernement...  
 « Iodlez fort, belle-maman ! » T. R.

Elle ne l'est plus. — A propos, j'ai appris avec plaisir que votre fille est fiancée.  
 — Bah ! plus question de ça.  
 — Comment ! que dites-vous ? qu'est-il donc arrivé ?  
 — Parbleu, il est arrivé que les jeunes gens se sont mariés.



**UN RÊVE**

L'ASPHALTE luisait sous l'éclat blanc des candélabres. Un brouillard léger, troué çà et là de vitrines rutilantes, embrumait le grand pont. Des ombres de passants glissaient ; l'air humide et tiède annonçait la saison des feuilles jaunes.

Quelqu'un, me tirant par la manche, interrompit le charme. Je me retournai. Hâve, les joues cambrées, un cercle bleuté soulignant ses paupières, Charvier me regardait. Avec des précautions, il me poussa contre la barrière :

— Voilà qui est bizarre, dit-il, d'une voix étouffée. Te rencontrer, maintenant, après avoir rêvé de toi...

— De moi ? fis-je, amusé... Tu as rêvé de moi ? — Cette nuit, reprit-il, et un rêve affreux. Je te rencontres, je ne sais plus où. Et j'étais malheureux, je n'avais point de travail, pas le sou et, chez moi, on m'attendait pour manger. Alors, au moment où je désespérais, je t'ai rencontré. Tu as entendu le récit de mes misères et, discrètement, tu m'as glissé un billet dans la main. Aussi, vois-tu, cela a beau être fictif, je suis heureux de te voir, de te serrer la main...

Il le faisait avec force. Moi, je ne me savais pas tant de générosité. Pour rompre une situation qui me pesait, je pris un ton enjoué :

— Vraiment, mon cher, j'avais un beau rôle dans ton rêve. Mais, heureusement pour toi, ce n'était qu'un rêve !

Charvier avait des larmes plein les yeux. Autour de nous, l'air s'embuait toujours plus. Il se rapprocha de moi :

— J'ai honte de te le dire... mais ce rêve... pour moi, c'est maintenant la réalité...

Voyons ! Qui rêvait ? Lui ou moi ? Je vis son regard anxieux. Et le geste qu'il m'avait déjà vu faire, je l'accomplis.

Je l'ai vu s'éloigner dans le brouillard, se retourner, me dire encore « merci » de la main...

Pauvre Charvier, s'est-il vraiment moqué de moi ?  
 H. Chappaz.



**LA DERNIÈRE PARTIE DE LOTO**

(Suite.)

Brouillée avec les parents de son mari, sans autre société habituelle que celle de sa servante, « la Marianne à Madame », comme on l'appelait, une lourde paysanne, qu'elle payait peu et nourrissait mal, et qui ne restait chez elle que sur la promesse « d'une bonne ligne » sur son testament, — la vieille châtelaine, qui n'avait pas même pour se distraire la ressource du rouet, attendu qu'elle avait toujours dédaigné d'apprendre à filer, passait ses journées à jouer au loto. Pour dire mieux, elle y passait sa vie.

Où n'en vient-on pas quand l'ennui, le mal suprême, celui des cœurs vides et des esprits creux, tient la clef du logis ?

La belle Julienne en était arrivée là. Et par suite, la grosse Marianne était condamnée à faire du matin au soir le loto de sa maîtresse, — et sauf sur le temps qu'elle employait au ménage, à rester des heures entières assise devant la même table, pour aligner les mêmes jetons sur les mêmes cartes poisseuses. Nul doute que si elle eût été plus intelligente, ou douée de quelque imagination, elle aurait succombé à la monotonie de l'emploi. Par bonheur, l'imagination était ce qui la gênait le moins ; elle n'en connut jamais rien, pas même le nom. Le loto ne la tua point. Mais chaque matin, réprimant à grand-peine l'envie de bâiller qui toujours la prenait au moment de se mettre à la table de jeu, et à peu près du même air de résignation farouche que le galérien met à trainer son boulet, elle reprenait vis-à-vis de sa maîtresse, sur une haute chaise à dossier droit, la place où depuis une trentaine d'années la rivait l'obéissance.

Tuer le temps, ou tuer l'ennui, — entre les deux il n'y a que l'épaisseur d'un cheveu, — n'est pas chose facile, quand pour y réussir on n'a pas d'autre ressource que celle que je viens de dire. Mme de Dex ne s'en apercevait, hélas ! que trop.

Certes, lorsqu'on a été une des reines de la mode, qu'on a connu les jouissances de l'esprit et tous les raffinements de la vie élégante, il est dur d'en être réduite à la seule société d'une grossière paysanne, et au seul passe-temps du plus insipide de tous les jeux. Aussi ne pouvait-on que s'étonner qu'une femme spirituelle comme elle l'était, et d'imagination inventive, n'eût rien trouvé de mieux pour tromper l'ennui de ses journées.

Caprice étrange d'une autre nature plus étrange encore. Devant cet insondable composé de morgue et d'enfantillage, on se sentait pris d'une amère tristesse. Il y avait là une affreuse dérision du sort, et cette femme conservant, en dépit de l'extrême vieillesse, toutes les sécheresses, toutes les exigences de l'enfant gâtée, en révolte avec Dieu, en guerre avec les hommes, donnait à ceux qui la voyaient, l'effroi de tout ce qui était vieux.

Quelqu'un, visiteur ou autre, venait-il pour un moment rompre ce somnolent tête à tête, la Marianne en profitait pour s'esquiver.

— Savez-vous la chiffre ?... demandait-elle sans ambages à ceux qu'elle voyait pour la première fois. Et si la réponse était affirmative :

— Il me faut aller voir regarder nos poules... Cela dit, elle tournait sur ses talons, et on ne la revoyait plus.

On en riait ; mais qui aurait pu lui en vouloir ? Il n'y a pas que les jeunes pour faire l'école buissonnière. Car on a beau n'être qu'une simple fille de campagne, et ne rien connaître au-delà de son horizon, on en sait assez cependant pour comprendre que le but de la vie n'est pas le loto.

Quant à la châtelaine, qui n'était pas fâchée d'échanger de temps en temps le visage refroncé de sa servante contre un autre plus avenant, tout visiteur lui était une bonne fortune. Qu'un étudiant, voire un simple collégien, vint passer le

temps de ses vacances au village, elle l'accaparait, jetant avec d'autant plus d'empressement le grappin sur lui, que tout en faisant sa partie, il pouvait la mettre au courant des événements du chef-lieu.

En temps ordinaire, il était rare qu'une visite inattendue vint opérer une diversion dans l'existence des deux reclus. Quelques-uns, pressés par l'ouvrage, — de peur du loto, — où à l'égal d'une mouche en toile d'araignée, on ne pouvait plus se dégager une fois qu'on s'y trouvait pris, — ne se hasardaient pas à franchir le seuil du château. D'autres n'étant pas rechangés, — tant était grande la gêne qu'inspirait la dame, n'osaient point se présenter chez elle dans leurs habits de travail.

Il y avait bien le pasteur... Mais il n'avait pas su gagner ses bonnes grâces, et pour ce motif, elle n'encourageait pas ses visites. Entr'autres faiblesses, elle avait celle de ne point vouloir entendre parler de la mort ; et un jour que le révérend avait mis la conversation sur ce sujet, elle l'avait écouté le sourcil contracté, avec un mécontentement si visible, un silence si glacial, que le digne homme en était demeuré tout interdit, et l'entretien n'alla pas plus loin. Depuis ce jour, le qualifiant de causeur lugubre, elle l'avait toujours tenu en quarantaine, et lui se voyant éconduit, ne revenait plus.

Restaient le syndic et le maître d'école. Mais trop occupés l'un et l'autre pour voisiner les jours d'œuvre, le dimanche seulement ils formaient à eux deux le noyau de la société qui se réunissait chez elle.

A la différence du maître d'école qui, maladif et chargé de famille, était empêché parfois de se rendre au château, Jean-François, le syndic, un gros homme jovial, se faisait remarquer par son assiduité au loto, — non que le jeu en lui-même y fût pour quelque chose, — mais le rusé com-père avait son idée de derrière la tête, et n'était pas homme à l'abandonner.

(A suivre.)

MARIO\*\*\*

**ASSOCIATION DES VAUDOISES**

Réunion des Vaudoises à Cossonay.

La réunion annuelle d'automne a eu lieu dimanche 24 septembre, à Cossonay, par une journée quelque peu brumeuse, avec un ciel orangeux, mais heureusement sans pluie.

Cossonay est resté, jusqu'ici, en dehors du mouvement des Vaudoises ; aucune réception officielle ne nous y attendait. Les cris de joie des enfants de la localité n'ont cessé de saluer les arrivées successives des Vaudoises amenées par le funiculaire.

Dans une réunion où Mme Widmer exprime sa joie de saluer un si grand nombre de patriotes et rappelle le but de l'Association, les devoirs qui incombent à chacune de ses membres. Ici, dit-elle, nous n'avons pas reçu l'accueil de l'an dernier, à Gryon, mais nous ne devons pas oublier que nous ne connaissons personne dans cette localité et que c'est justement, afin de semer le bon grain, que nous y sommes venues.

Puis, dans une belle péroraison, Mme Widmer-Curtat rappelle la date historique du 24 septembre 1916 qui groupa, il y a six ans, jour pour jour, les femmes vaudoises désireuses de remettre en honneur le costume des aïeules.

La journée passa rapidement et il est 5 heures. Les sections d'Aigle et de Gryon prennent congé de nous.

Une Lausannoise termine la réunion par le beau chant de Dalcroze : « Sur l'Alpe ». Puis, après quelques paroles de Mme Widmer-Curtat, l'assemblée est dissoute et les groupes se dirigent vers le funiculaire et la gare de Cossonay.

La rentrée fut joyeuse et l'on se sépara, enchantées, comme toujours, de cette journée passée en commun.  
 L. Chatelan-Roulet.

Royal Biograph. — Avec « L'Empire du Diamant », M. Léonce Perret affirme, une fois de plus, son beau talent de metteur en scène dans ce film intensément dramatique. Chaque tableau se détache avec relief et porte dans sa composition une note nouvelle, très personnelle et très puissante. Interprétation et photos de tout premier ordre. Avec « Tity la sauvegoonne », comédie gaie en 4 actes, nous avons encore l'occasion d'admirer l'espigle et gracieuse Mabel Normand. Bref, programme artistique et de belle tenue. Dimanche 8, deux matinées : à 2 h. 30 et 4 h. 30.

*Noblesse*  
 vermouth délicieux  
 SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.  
 J. MONNET, édit. resp.  
 Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.